

**LA PRÉGNANCE DU RÉEL DANS LA FICTION  
CONTEMPORAINE DE L'ESPACE FRANCOPHONE**  
UNE LECTURE ETHNOSTYLISTIQUE DE  
*MOI TAXIMAN* DE GABRIEL KUITCHE FONKOU

**Résumé**

*La prégnance du réel dans la fiction contemporaine de l'espace francophone est devenue une préoccupation majeure de la critique. En effet, une tendance littéraire nouvelle a vu le jour avec une rénovation savante et sérieuse de la cohabitation entre le réel et l'imaginaire dans la fiction. La critique parle de néo-réalisme, d'écriture blanche, de renarrativisation, d'un romanesque nouveau, etc. En effet, les écrivains africains francophones mettent en évidence leur volonté de rupture avec le modèle romanesque occidental imposé par l'impérialisme colonial, et leur tentative de disloquer la matrice romanesque pour « décoloniser les genres ». Le présent article, axé sur l'étude ethnostylistique de *Moi Taximan* de Gabriel Kuitche Fonkou, tente d'interroger cette écriture différentielle en analysant les modes d'inscription et les symboles de la présence des faits réels dans son texte.*

**Mots-clés**

*Littérature émergente ; rupture ; faits réels ; fiction ; référent camerounais ; corruption ; Cameroun.*

**Abstract**

*The predominance of the real in the present-day fiction in the francophone sphere has become a major concern of the critics. In fact, a new literary trend in born with the skilful renovation of the cohabitation of the real and the imaginary in the fiction. The critics talks of the “neo-realism”, of “white writing”, of “renarrativisation”, of a “new novel”, etc. Actually, the Africans francophone writers highlight the need to abandon the western style of writing novel imposed by the colonial masters who attempted to dismantle the matrix fictional in order to “decolonize the genres”. The present article, based on the “ethnostylistique” studie in the novel of Gabriel Kuitche Fonkou, *Moi Taximan*, is an attempt of questioning this new and different type of writing by analyzing the modes of inscription and the symbols making reference to real facts in his text.*

**Key words**

*Emerging literary ; real facts ; fiction ; rupture ; cameroonian referent ; corruption ; Cameroon.*

**INTRODUCTION**

Contrairement aux premiers écrivains camerounais de la décolonisation comme Mongo Beti ou Ferdinand Oyono, dont le classicisme de l'écriture relève du

centre impérial, une tendance littéraire nouvelle a vu le jour<sup>1</sup> et semble s'affirmer davantage par des options esthétiques et thématiques qui déconstruisent la matrice littéraire métropolitaine. Cette tendance développe de plus en plus un mode d'écriture qui consiste à générer un discours littéraire à partir des faits et événements qui sont l'essence même de la société de l'écrivain. Au sein de ce nouveau style, le cas de Gabriel Kuitche Fonkou est assez significatif. Son écriture, notamment dans *Moi Taximan*, paraît atypique dans la mesure où elle s'inscrit dans la réalité tant sociohistorique, culturelle que linguistique du Cameroun. Une lecture, même hâtive de ce roman, nous permet de relever un certains nombres d'indices qui prouvent que c'est autour du référent camerounais qu'est bâtie la narration. Dès lors, il se pose la question des rapports qu'entretiennent les réalités camerounaises avec le texte de Gabriel Kuitche. Fonkou. Quelles sont les représentations d'une telle écriture ? Dans quelle mesure cette écriture, qui se veut différentielle, peut-elle être considérée comme une reconnaissance symbolique des pratiques locales ? Voilà les questions fondamentales que nous aimerions aborder dans la présente étude. Pour mener à bien notre analyse, notre approche reposera sur l'ethnostylistique. C'est *une stylistique particulière à la frontière de l'ethnologie et de la stylistique* (G. Mendo Zé, 2004 : 19). Selon cette grille d'approche stylistique, le texte littéraire négro-africain est autrement marqué<sup>2</sup>, et on doit l'étudier en prenant nécessairement en compte le contexte référentiel de production, c'est-à-dire l'environnement contextuel, les circonstances et le lieu d'énonciation. En ethnostylistique, *le langage d'une communauté est un donné de l'expérience de la forme du monde et de la réalité sociale et culturelle de cette communauté* (Noumssi et Nola, 2007 : 310).

Pour mieux rendre compte des différents aspects de cette étude ethnostylistique dans *Moi Taximan*, quatre principales étapes ponctueront notre démarche. Nous commencerons par étudier le réel spatial et actantiel (toponymes, anthroponymes), ensuite nous interrogerons le réel culturel, le réel sociohistorique constituera la troisième étape, et en dernière analyse le réel linguistique.

### 1. LE RÉEL SPATIAL ET ACTANTIEL (TOPONYMES ET ANTHROPONYMES)

Le Cameroun est bien présent sous la plume de Kuitche Fonkou par des toponymes (nom des lieux) et des anthroponymes<sup>3</sup>. Dans *Moi Taximan* l'on enregistre plusieurs occurrences de toponymes et d'anthroponymes qui fonctionnent comme des marquages ethnostylistiques du texte. En ce qui concerne les toponymes, le cadre principal des actions est Yaoundé<sup>4</sup>, avec certains micro-espaces tels :

[1] Le tribunal de Grande instance du Mfoundi. (*M.T*<sup>5</sup> : 71).

<sup>1</sup> Cette tendance voit le jour à partir de 1990 avec le vent démocratique qui a soufflé sur le pays, provoquant des changements à tous les niveaux de la structure sociale. Sur le plan littéraire, les canons esthétiques sont aussi modifiés : on note de nouveaux procédés d'écriture qui sont en rupture avec le modèle littéraire occidental. La nouvelle production littéraire, loin d'être étrangère à la société camerounaise, se développe avec cette société. (L. Nzessé, 2008 : 7).

<sup>2</sup> Dans son acception courante, le verbe « marquer » « signifie rendre reconnaissable au moyen d'un repère ou d'un signe. On dira alors d'un énoncé qu'il est marqué lorsqu'il possède une particularité linguistique ou stylistique qui l'oppose à d'autres énoncés de même nature – mais non marqués – dans la même langue » (Noumssi et Nola, 2007 : 309).

<sup>3</sup> Dubois et alii (2001 : 38) définissent l'anthroponyme comme un « nom désignant une personne dans une communauté déterminée : nom de famille, prénom, surnom ».

<sup>4</sup> Capitale politique du Cameroun.

<sup>5</sup> Lire *Moi Taximan*.

- [2] Le carrefour Warda. (id.)
- [3] Fougerolle (id.)
- [4] Le quartier Tsinga (id.)
- [5] L'avenue Amacam<sup>1</sup> (id.)
- [6] Le quartier Bastos (ibid. : 72)

Pour ce qui est des anthroponymes, nous pouvons relever des noms comme :

- [7] Mveng Bomba (ibid : 24).
- [8] Azoo (ibid. : 186).
- [9] Forsung (id.)
- [10] Ndefoe Sufoe (*M.T* : 161).
- [11] Essono (ibid. : 187).
- [12] Magne Sadeu (ibid. : 188).

Ces anthroponymes sont des noms de famille Beti et Bamiléké qui s'inscrivent, comme l'a si bien remarqué André Ntonfo (1993 : 42), « par leur consonance, dans l'espace géo-culturel camerounais ». Ces occurrences onomastiques installent l'œuvre de Kuitche Fonkou dans un contexte précis : celui du Cameroun. Cette présence des noms directement puisés dans les langues locales n'est pas gratuite. Ngal (1994 : 42) remarque d'ailleurs que :

*[Les] noms ne sont pas choisis au hasard : chez nous le nom n'est rendu que par sa signification qui le rend agréable, peut-être répugnant aux ancêtres, donc au cosmos, et qui par conséquent lui permet de remplir totalement sa fonction de nommer, c'est-à-dire de mettre au monde [...]. Chaque nom est un sens parce qu'il rythme un sujet dont le destin est comme tracé par ses sonorité et sa musicalité.*

Comme on peut le constater, ces noms « plongent le lecteur immédiatement dans une atmosphère culturelle particulière ». (Ngalasso Mwata, 2001 : 18).

## **2. LE RÉEL CULTUREL**

Le texte de Gabriel Kuitche Fonkou est fortement culturalisé. En effet, nombre d'éléments culturels y sont rencontrés, notamment ceux reposant sur la tradition et l'oralité.

### **2. 1. La tradition**

La tradition est un aspect très important dans l'œuvre de Kuitche Fonkou. On pourrait dire que de ce point de vue, il se rapproche du romancier ethnologue béninois Paul Hazoumé<sup>2</sup> ou même des chantres de la Négritude des sources<sup>3</sup> qui ont décrit la culture africaine précoloniale.

Selon Amadou Koné (2004 : 179) :

*On peut considérer la tradition comme l'ensemble des modes de pensées dans les domaines religieux, coutumiers, juridiques, des modes de comportement et de vie, établis par une culture et qui se perpétuent de génération en génération même s'ils se modifient au gré de l'évolution contextuelle et des accidents de l'histoire.*

En effet, si l'on suit, dans *Moi Taximan*, la scène de la dot de Justine, on voit avec quelle logique traditionnelle l'auteur l'explique de bout en bout. Tout le

<sup>1</sup> Assurances mutuelles et agricoles du Cameroun.

<sup>2</sup> *Doguicimi*, Paris, l'Harmattan, 1987. Première édition : 1938.

<sup>3</sup> Senghor et la tendance de la Négritude des sources avaient comme objectif de décrire (chanter) l'Afrique traditionnelle, donc la tradition africaine.

## ANALYSES

comportement des différentes parties concernées par la dot suit les préceptes de la tradition bamiléké<sup>1</sup>.

[13] *On attendait Justine chez son mari, c'est-à-dire dans la concession [du père de Jo, son fiancé]. [...] Annoncées par des chants et des rires de plus en plus envahissants au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient, les femmes du cortège se retrouvèrent bientôt à l'entrée de notre concession. Elles déposèrent là toute leurs charges, arrachèrent à la clôture des bambous et des piquets dont elles firent un grand feu et s'installèrent tout autour. À partir de ce poste, elles abreuvèrent d'imprécations mon père, sa famille et son quartier. Le groupe faisait suivre chaque moquerie d'un chant-rire mélodieux et ironique.*

*- Il ne sait même pas attacher une clôture !*

*Hé-héee, Woh wohoho...*

*- Son champ est tout petit. Notre fille ne mourra-t-elle pas de faim ?*

*Hé-héee, woh wohoho...*

*- On raconte qu'il boit beaucoup et bat ses femmes !*

*Hé-héee, woh wohoho...*

*- Les gens de ce quartier sont-ils si impolis que personne ne vient nous accueillir ?*

*Hé-héee, woh wohoho...*

*- Nous ramènerons notre fille chez nous !*

*Hé-héee, woh wohoho...*

*Dans la concession on ne perdait rien de toutes ces douces méchancetés. Il fallait accueillir la délégation, c'est-à-dire lui donner de l'argent pour la prier de daigner pénétrer dans la concession. [...] Une première distribution de menue monnaie ne donna pas satisfaction aux « mères » de Justine. Tout l'argent fut rassemblé et retourné aux hommes regroupés dans la case d'en bas, celle de mon père. Les démarchieuses durent aller et venir à trois reprises avant que les « belles-mères » ne consentent à aller jusqu'à la cour de la concession. Mais là, nouvelle escale, nouveau feu, nouvelle installation. [...] Et les négociations reprirent. Il fallait maintenant obtenir à coup de menue monnaie que la délégation pénètre dans une case. Ce fut long et fréquemment meublé par le chant-rire des visiteuses. À un moment donné, ces femmes, enfin satisfaites, dansèrent en rond en chantant :*

*Kune nde kune nde*

*Yaya Kune nde*

*Ta njwongu nge wo pe ne*

*Yaya kune nde*

*Ma njwongu nge wo pe ne*

*Yaya kune nde*

*Nge wo pe melà' nkap e*

*Yaya kune nde.*

*(Entrer dans la maison, entrer dans la maison*

*Yaya entrer dans la maison*

*Mère de la mariée je suis restée dehors*

*Yaya entrer dans la maison*

*Restée dehors à cause de l'argent*

*Yaya entrer dans la maison*

*Entrer dans la maison entrer dans la maison*

*Yaya entrer dans la maison)*

---

<sup>1</sup> Les Bamilékéés sont une ethnie de l'Ouest-Cameroun.

*Justine était constamment tenue au milieu d'un paquet de femmes. Impossible de la voir. Même une fois à l'intérieur de la case, on continua à la cacher soigneusement [...]. Était arrivé le moment d'une partie difficile : le moment de « sortir les paniers », c'est-à-dire de rendre à chaque femme de la délégation l'ustensile qu'elle avait apporté, en y joignant une gratitude en nature ou en argent. [...] Des chiffres furent adoptés. Le ntang fut vidé de ses paniers, eux-mêmes déjà délestés de leur contenu. On mit dans chacun d'eux du plantain pilé et huilé, ainsi qu'une quantité de viande de porc correspondant au grade du panier [...] (M.T : 154 -159).*

Il faut dire que chez les Bamilékés, c'est généralement très tard dans la nuit que la dot a lieu. Une fois que le futur marié arrive avec sa famille dans sa future belle famille, il y a un protocole amoureux qui est respecté, protocole sans lequel l'expression amoureuse ne peut aboutir, ne peut se sentir dans son essence, dans sa profondeur. Dans un contexte d'oralité, elle s'exprime sur le mode du chant, du mime et de la gestuelle.

En effet, la famille de la fille exprime à l'occasion les griefs et ressentiments<sup>1</sup> éprouvés à travers des poèmes chantés et inspirés par la « haine ». Ils permettent, sous le mode de la plaisanterie, de désamorcer tout sentiment hostile et d'assainir de manière préventive le lien affectif en devenir. La famille de la future mariée passe à l'occasion en revue les avatars de la mémoire de la famille du garçon : les manquements, les mensonges, les infidélités, les crimes et autres travers, etc. Ce sont les femmes et alliés de la famille de la fille qui composent ces diatribes, ces « poèmes de la haine » dont le but est de rendre l'amour possible en milieu conjugal. Cette « mise en scène du sentiment hostile dans les instances intimes » (S. Babacar, 2003 : 77), plus qu'un simple exorcisme, tend à montrer que tout lien amoureux repose aussi sur un contentieux potentiel.

Un autre aspect de la tradition Bamiléké dans le texte est la cérémonie de blindage et de bénédiction. Généralement, après un succès quelconque, le concerné retourne dans son village pour implorer protection et bénédiction de la part de ses ancêtres et des dieux<sup>2</sup> de sa famille. C'est un grand-parent ou le plus âgé de la famille qui est l'officiant principal de la cérémonie. Dans *Moi Taximan* en effet, une fois devenu propriétaire de taxi, Jo décide de se rendre dans son village natal pour la cérémonie de bénédiction et de protection, cérémonie qui se fait devant toute la famille rassemblée :

*[14] Mon grand-père paternel demanda et obtint facilement le silence. Puis sa voix résonna :  
[...] Nous sommes rassemblés ici ce matin  
Pour dire à nos ancêtres  
Pour dire à nos dieux  
Pour dire à Dieu  
Voici votre fils  
Vous l'aviez envoyé à la chasse  
Il n'est pas ce chien  
Qui attrape et mange en brousse  
Il apporte la panthère qu'il a prise*

<sup>1</sup> Ces griefs et ressentiments sont bien exprimés dans la première partie du texte : (à partir de *ce poste ... dans la concession on ne perdait rien de toutes ces douces méchancetés*).

<sup>2</sup> La société bamiléké est polythéiste mais admet l'existence d'un Dieu suprême.

## ANALYSES

*Pour que vous en enleviez la peau  
Vous lui avez donné cinq francs  
Il est allé demander au blanc une voiture  
Car à part demander  
Quelqu'un peut-il prétendre acheter au blanc ?  
Nous sommes rassemblés  
Pour vous demander  
D'éloigner de lui l'accident  
Oui, d'une seule bouche  
Nous refusons l'accident  
Que rien de tel ne t'arrive sur la route  
Que ne trébuche pas celui  
Qui pénètre dans ta voiture  
Si un être de malédiction monte dans ta voiture  
Que Dieu étouffe sa malédiction  
Pour que tous les passagers soient saufs  
Si le crabe siffle quelque part  
Il y sourdra de l'eau  
Tu ne peux qu'aller de l'avant  
Que posséder plus encore  
Ce n'est pas une seule voiture que nous voulons  
Nous en attendons dix  
Nous en attendons vingt  
Va de l'avant  
Nos ancêtres t'en donneront la force.*

*L'assistance approuvait chacune de ces paroles. Chacun en ajouta quand mon grand-père eut fini. Puis on se rendit près de la voiture qui reçut force pressions des mains et force crachats simulés, en signe de bénédiction. (M.T : 93-95).*

Toute cette description expressive est belle et bien conforme à l'éthique traditionnelle bamiléké pour quiconque connaît la psychologie et la pratique de ce peuple en matière de dot, de blindage et de bénédiction.

Le dernier aspect de la tradition camerounaise présent dans l'œuvre de Kuitche Fonkou est le phénomène de la tontine. À l'origine, cette pratique était un trait inhérent à la tradition bamiléké, mais aujourd'hui la pratique est nationale et a même franchi les frontières du Cameroun.

Selon Joseph Ngangop<sup>1</sup> :

*Cette pratique séculaire est fidèle à la parole donnée, traduction de l'esprit d'équipe, constitution lente et laborieuse d'un capital en vue d'un investissement, collecte de pécules aux fins de la réalisation du dessein de chaque membre. À ce titre, le moindre manquement est perfidie et expose le contrevenant à un discrédit assorti de sermones et de sanctions sévères. La remise du pactole s'accompagne des propos de bénédiction par lesquels on implore toutes les divinités afin que la somme fructifie au centuple pour le bonheur du bénéficiaire et du groupe.*

Appréciations dans l'œuvre comment le narrateur expose le moment « sacré » de la remise du pactole à l'heureux bénéficiaire du jour :

*[15] On se mit debout, on se tint par les mains, de sorte que ceux des premiers rangs constituent une chaîne irrégulière, fermée autour du doyen à*

---

<sup>1</sup> Joseph Ngangop, « Tribalité et tribalisme dans *Moi Taximan* de Gabriel Kuitche Fonkou » (inédit).

*qui le lot de billets de banque avait été remis. À l'intention du bénéficiaire lui-même maillon de la chaîne, le doyen déclara :*

*- Ces sous que loin de chez nous, nous amassons un par un à la sueur de tout notre corps, sous le soleil, sous la pluie, les emmerdements des mange-mille et des patrons, nous te les remettons aujourd'hui en émettant le vœu qu'entre tes mains, ils se multiplient comme la plante rampante « nxwonxwo », de sorte que d'ici quelque temps tu reviennes nous présenter ton propre taxi, acquis grâce à eux.*

*On applaudit, on esquissa des pas de danse, on ajouta des grains de sel au discours rituel du doyen.*

*- C'est ça doyen, c'est ça*

*- Je te dédie trois coups de fusil tim, tim, tim.*

*- Je te donnerai une femme. (ibid : 92).*

En effet, pour qui a connaissance de la pratique de la tontine au Cameroun, cette description du narrateur est en conformité avec ce moment « sensible » de la vie associative des différents regroupements à bases pécuniaires.

En somme, les trois exemples qui précèdent illustrent bien les mœurs, les modes de comportement et de vie de la société de l'auteur. Et nous pouvons dire que cette connaissance de la tradition camerounaise découle de l'ancrage de l'auteur dans le milieu dont il est issu. C'est peut-être pour cela qu'il est capable de dire cette tradition de la façon la plus appropriée. Une telle exactitude dans la description ne pouvait être faite que par quelqu'un qui est bien imprégné dans son milieu. C'est aussi ce que nous verrons avec la bonne maîtrise des proverbes et autres dictons qui parsèment le texte, constituant les temps forts d'une culture de l'oralité.

## 2.2. L'oralité

Les proverbes<sup>1</sup>, beaucoup plus que le genre oral<sup>2</sup>, sont présents dans *Moi Taximan*. Ces proverbes remplissent bien une fonction culturelle :

[16] *Tu ne peux pas te noyer dans un cours d'eau qui abrite le totem de ton père. (M.T. : 14). <L'ombre paternelle est protectrice ; là où repose le génie du géniteur est un bouclier sûr pour l'enfant>.*

[17] *Les loups se mangent entre eux (id.) <les méchants se connaissent, s'évitent et, à la limite se respectent>.*

[18] *La fourmi peut tuer un éléphant. (ibid. : 15).*

[19] *Les termites renversent de grandes cases. (id.)*

*<la leçon qui se dégage de ces deux proverbes est qu'il ne faut jamais sous-estimer un adversaire, aussi petit soit-il>.*

[20] *Si quelqu'un te dépasse, porte son sac. (id.) <Le respect de la hiérarchie ou de l'aîné est sacré>.*

[21] *On dit au village que quand quelqu'un a été mordu par un serpent, il fuit désormais le mille-pattes. (ibid. : 49). <équivalent du proverbe français selon lequel « chat échaudé craint l'eau froide>.*

<sup>1</sup> Selon Jacques Chevrier (1974 : 20), « les proverbes sont des expressions de vérité naturelle [...]. Le proverbe ne subit aucune modification, car toute déformation serait aussi une déformation de la tradition. Il contribue enfin à l'enracinement des œuvres dans le terroir ».

<sup>2</sup> Le genre oral est très vaste et diversifié. Il regroupe à la fois les devinettes ou énigmes, les formules divinatoires, les maximes et dictons, les louanges, les anthroponymes et les toponymes, et enfin les plus connus, les proverbes, les fables et les contes.

## ANALYSES

Une chose est certaine, seul un lecteur imprégné des us et coutumes de l'aire culturelle concernée peut accéder aisément à ce discours codé, fortement imagé et plein de métaphores. Le texte devient alors « *expression de l'idéologico-culturel* » (Fosso, 2004 : 49) et fournit des renseignements précis sur les mœurs, les modes de pensée et de vie du groupe social.

Au total, les structures orales sont fortement présentes dans le texte de Kuitche Fonkou et jouent un rôle fondamental dans l'élaboration du tissu narratif (Noumssi, 2004 : 82). Et nous pouvons dire avec J. Fame Ndong (1986 : 116) que « l'oralité féconde [...] de toute évidence, le texte romanesque en Afrique, dans son fonctionnement profond et intime. Elle génère un tissu narratif complexe qui enrichit de manière substantielle la littérature universelle et immortalise les œuvres produites par les créateurs nègres. »

Toutefois, la présence des références culturelles dans le texte n'est pas gratuite. Elle remplit plusieurs fonctions à savoir des fonctions pédagogiques, initiatiques, fantasmagoriques. À cet effet, on constate que c'est grâce à l'oralité qu'on effectue certains rites notamment le rite de la dot, de la naissance, du blindage et de la malédiction, en contant dans une langue codée (la langue des initiés).

De même, les indications culturelles nous informent sur les habitudes, les structures, les croyances et la technologie du groupe social auquel allusion est faite dans le texte. En effet, l'épigraphe est constituée de deux proverbes que l'auteur dit lui-même être des « *proverbes bamiléké* » :

[22] *Lance ta pierre sans chercher à savoir d'avance où elle tombera.*

[23] *Ceux qui sèment ne sont pas ceux qui mangent.*

Ces proverbes, sont le fruit d'une pensée collective et en même temps le reflet d'une philosophie partagée par toute la collectivité, d'où l'anonymat de leur auteur. Le premier proverbe [22] est l'exhortation à poser des actes désintéressés, le second [23], une dénonciation d'une injustice naturelle. Par ces éléments du paratexte, l'auteur oriente et conditionne le lecteur. À cet effet, le lecteur est préparé à se mouvoir dans un contexte irradié par la tradition bamiléké. Il faut dire que ces indications culturelles sont aussi une source importante pour les ethnologues.

Il est clair que les analyses ci-dessus montrent que les références culturelles, spatiales et actanciennes sont bien nombreuses et explicitement évoquées dans *Moi Taximan*, ce qui contribue à un décodage moins complexe. Ce n'est toutefois pas le cas avec les indices sociohistoriques qui nécessitent une interprétation efficiente à partir de l'exosigné<sup>1</sup>.

### 3. LE RÉEL SOCIOLOGIQUE : LA CORRUPTION ET L'INJUSTICE DE L'ADMINISTRATION

Kuitche Fonkou ancre de façon implicite certains épisodes de son récit dans la réalité sociologique camerounaise. La communauté que décrit Jo, le narrateur, a une correspondance extérieure ou une évidence de faits très proche de la réalité du

---

<sup>1</sup> Il s'agit du référent extratextuel. Il s'oppose à l'endosigné qui est le contexte intralinguistique, le lieu du signifié de connotation *stricto sensu*. Selon Fosso (2004 : 48), « l'exosigné, par opposition à l'endosigné, est un signifié de connotation, mais aussi tout autre signifié exophorique. La connotation est une manière de superstrat sémantique, de significations supplémentaires qui se superposent à la fonction sémiotique ou dénotative. Ici l'expression (Sa2) fonctionne en étroite relation avec le domaine extralinguistique, et le contenu (Sé2) est clairement restitué suivant le contexte socioculturel ».



Cameroun contemporain pour quiconque connaît certaines techniques et pratiques qui gangrènent le tissu social camerounais : il s'agit notamment de la corruption et de l'injustice de l'administration. En effet, Jo est un taximan qui aura tout vu, tout vécu dans cette société où la corruption et l'injustice sont érigées en règles administratives. Véritables « sport national », ces pratiques sont exposées dans le roman avec la minutie du détail, et c'est le corps de la police qui en est le principal porte-étendard :

[24] *Un vieux conducteur de taxi, déclare Jo, m'avait instruit : les premiers contacts avec les mange-mille<sup>1</sup> et les gendarmes coûtent cher, mais par la suite, tout le monde se connaît et il s'établit comme un contrat tacite. Au premier passage le matin devant le poste de contrôle, tu donnes le café, et te voilà quitte pour travailler en paix jusqu'au changement d'équipe autour de treize heures. Au premier passage devant la nouvelle équipe tu donnes la bière, et tu gagnes la tranquillité pour le reste de la journée. L'intéressant, c'est qu'une fois opérés ces dédouanements, les yeux des mange-mille ou des gendarmes se ferment sur tous tes péchés, y compris les surcharges éventuelles. Tu as donc vite fait de récupérer ce que tu leur as donné. Mais attention, en cas de pépin, tu es bon, mon gars ! (M.T. : 12-13).*

[25] *Nous taximen connaissions bien la tactique des mange-mille. À leurs yeux vous étiez toujours présumés coupables. Ils n'imaginaient pas de citoyens autrement que faux et malhonnêtes, à leur propre image. Ils menaçaient, multipliaient et agrandissaient les fautes imaginées ou réelles pour faire monter les enchères, pour vous mettre en position d'infériorité. [...] Et quand vous entriez dans le jeu, les pièces de monnaie – peu en importait parfois le montant – remplaçaient allègrement les pièces du véhicule. Des voitures volées pouvaient circuler tranquillement avec la bénédiction cupide de ceux-là même qui avaient la charge de les retrouver. Les caisses publiques étaient ainsi spoliées de recettes importantes, par ceux-là même qui avaient la charge de contribuer à leur renflouement. Le goût du gain était si profondément ancré dans les mange-mille que les dossiers du véhicule en règle, loin de susciter des félicitations, provoquaient plutôt des urticaires et par-dessus tout, de l'acharnement à découvrir une faute à tout prix. (M.T. : 22-23).*

[26] *Tu ne veux pas parler ? (proposer de l'argent) [...] Je retiens tout ton dossier sans même te donner une convocation. Va te plaindre où tu veux. C'est nous qui avons le pays. [...] ça t'apprendra à jouer au dur et à avoir la main collée à ton corps (MT : 24).*

[27] *Pas possible ! Pas possible ! Il n'y a donc aucun moyen d'éviter les problèmes avec les policiers ! Quelle sorte de citoyens veulent-ils, si ceux qui remplissent leurs obligations fiscales sont sanctionnés pire que des délinquants ? C'est pas vrai ! La pourriture de ce corps est telle qu'on devrait le dissoudre pour le rebâtir sur des bases plus saines ou même vivre sans police. (ibid. : 43).*

Si le corps de la police est la figure emblématique de la corruption et de l'injustice dans cette société, il faut dire tout de même que cette gangrène n'épargne pas non plus les autres secteurs de la vie publique, notamment les transports :

[28] *Pour le certificat de capacité, remarque Jo, on empruntait les raccourcis. On m'avait parlé d'un réseau par le biais duquel moyennant telle*

---

<sup>1</sup> Nom péjoratif attribué aux agents des forces de l'ordre, surtout de police, qui exigent mille francs pour couvrir des infractions.

## ANALYSES

*somme d'argent, je pouvais obtenir le papier dans les meilleurs délais sans subir le moindre examen. Ce réseau du reste agissait de même pour les permis de conduire. (ibid. : 11).*

Au total, il s'agit d'une société dans laquelle les policiers et l'administration rançonnent les usagers pour le moindre service ; une société dans laquelle la réglementation est allègrement contournée ; une société dans laquelle les caisses de l'État sont pillées par ceux-là mêmes qui devaient veiller à leur renflouement ; une société dans laquelle l'injustice imprègne le vécu quotidien ; une société dans laquelle les intérêts particuliers l'emportent sur l'intérêt général.

La présence du réel sociologique dans le texte de Kuitche Fonkou remplit, à notre avis, deux fonctions principales : tout d'abord une fonction politique. En mettant en scène les problèmes quotidiens, elle permet aux décideurs d'être de plus en plus regardant quant à la situation du petit peuple abusé par les plus forts de la chaîne sociale. Elle remplit aussi une fonction thérapeutique préventive pour pallier l'excès ou le débordement. À cet effet, en abordant des problèmes comme la corruption et l'injustice, les conflits latents entre les membres de la société, il s'agit de la part de l'auteur d'un souci du maintien de l'ordre. Car mettre en scène la vie quotidienne et ses drames a pour effet de réduire les tensions : elle s'apparente à la catharsis grecque.

Si les différentes analyses qui précèdent rendent compte de l'intégration du réel culturel et sociohistorique dans le travail de structuration linguistique chez Kuitche Fonkou, il faut aussi dire que *Moi Taximan* donne la possibilité d'observer des techniques narratives qui génèrent une esthétique de la « camerounisation » du français et une facile mise en texte du pidgin-english. C'est ce que nous entendons par « le réel linguistique ».

### 4. LE RÉEL LINGUISTIQUE

#### 4.1. La camerounisation du français

La camerounisation du français s'assimile à l'appropriation de la langue française en territoire camerounais. Ce phénomène intègre les particularismes (néologie de forme, néologie de sens, calques), les emprunts, etc.

##### 4.1.1. Les particularismes

La plupart des particularismes du texte sont des apocopes :

- *Clando* : clandestin

[29] Le secret du taxi *clando* c'est d'adopter une ligne précise plutôt que de vadrouiller à travers la ville. (*M.T.* : 12)

- *Asso* : associé, complice

[30] Certaines femmes avaient déjà leur *asso*. (*ibid.* : 13)

- *Bami* : Bamiléké<sup>1</sup>

[31] Tu ne veux pas parler ? (Proposer de l'argent pour arrêter la procédure) [...] espèce de *Bami*. (*ibid.* : 24)

On a aussi des cas de néologismes de sens<sup>2</sup> et des calques :

- *Attaquant* : chauffeur d'appoint

---

<sup>1</sup> Une ethnie du Cameroun.

<sup>2</sup> Selon J. Dubois (1994 : 322), c'est un phénomène qui « consiste à employer un signifiant existant dans la langue considérée en lui conférant un contenu qu'il n'avait pas jusqu'alors »

- [32] [...] sauf les jours où je me faisais aider par un *attaquant*. (ibid.: 18)  
- *Planter un piquet* : se construire
- [33] Chacun doit par conséquent faire un effort de *planter un piquet* au village, pour prévenir la honte... (ibid. : 98).  
- *Attacher le cœur* : être très intéressé par quelque chose  
- *Détacher le cœur* : être désintéressé
- [34] Je vous comprends patron. Mais je crois qu'il ne faut pas trop *attacher le cœur* là-dessus. La chose métallique est [...] un jeu de hasard. [...] *Détachez-en votre cœur*, patron (ibid. : 39).  
- *Avoir une pierre dans la poitrine* : être insensible à toute chose
- [35] [...] Rien n'émouvait outre mesure le camp d'en face, lequel semblait, comme on dit au village, *avoir une pierre dans la poitrine*. (ibid. : 80)  
- *Remettre le cœur en place* : se tranquilliser, rester en paix
- [36] (...) Remettez donc vos cœurs en place (ibid. : 91)

#### 4.1.2. Les emprunts lexicaux

Il est courant de voir dans *Moi Taximan* les emprunts<sup>1</sup> aux langues identitaires, plus particulièrement les langues de l'aire culturelle de l'auteur<sup>2</sup> :

- *Mekwum* : membre masqué d'une société secrète.
- [37] L'enfant qui vit près de la chefferie ne craint point le *mekwum*. (ibid.: 14)  
- *Ncoe Ngesan* : le mois de la récolte du maïs
- [38] L'année entrain dans *Ncoe Ngesan*. (ibid. : 85)  
- *Pû sek* : soyez patients
- [39] *Pû sek*. Inutile d'attribuer un nom à l'enfant avant qu'il ne naisse. (ibid. : 90)  
- *nxwonxwo* : plante rampante
- [40] Ils se multiplient comme [...] *nxwonxwo*. (ibid. : 92)  
- « *nge pin* », « *a pon* », « *a bha'a* » : expressions d'approbation et de satisfaction. (ibid. : 93).  
- *Ntang* : case-magasin
- [41] À côté de tout cela, des calebasses et des calebasses de vin de raphia avaient pris place dans le *ntang*. (M.T. : 154)  
- *Kabba* : vêtement ample de femme
- [42] Elle envoyait la main dans sa poitrine par-dessus le col du *Kabba*. (ibid. : 131)  
- *Mpfu* : sauce gluante (appelée communément « *nkwi* »)
- [43] [...] les condiments pour sauce jaune et *mpfu*. (ibid. : 130)  
- *Famla* : sorcellerie
- [44] Monsieur le Directeur. Je suis entré dans le *famla* en épousant une fille exceptionnelle. (ibid. : 173).

#### 4.1.3. Les interjections ou exclamations

- [45] *Kessa nekang* ! (ibid.: 67)  
[46] *Ketcho neti* ! (ibid.: 67)

<sup>1</sup> Selon Ngalasso (2001 : 16), les emprunts sont des « éléments qui passent d'une langue à une autre, s'intègrent à la structure lexicale, phonétique et grammaticale de la nouvelle langue et se fixent dans un emploi généralisé de l'ensemble des usagers que ceux-ci soient bilingues ou non ».

<sup>2</sup> Il s'agit de l'aire culturelle bamiléké.

## ANALYSES

[47] Oueuh ! Oueuh ! Oueuh ! (ibid. : 98)

### 4.1.4. Les onomatopées significatives

- *Kriiing* : imitation d'un bruit strident

[48] Un coup de fil *kriiing*, et je me retrouvais dans la circulation. (ibid. : 14)

- *Priiip* : imitation du coup de sifflet

[49] *Priiip, Priiip, Priiip, Priiip* (ibid. : 21)

- *Tim* : imitation du coup de fusil.

[50] Je te dédie trois coups de fusils *tim, tim, tim* (ibid. : 92).

Au total, le texte de Kuitche Fonkou foisonne d'expressions en langues maternelles et d'une hypertrophie d'interjections ou exclamations, qui sont autant de traits caractéristiques du substrat socioculturel. Il en est de même de l'emploi du pidgin-english.

## 4.2. Le pidgin-english

Le pidgin-english est une réalité linguistique au Cameroun. « *Langue de synthèse qui est apparue spontanément pour des raisons historiques au moment de la colonisation britannique* » (F. Labbaoui, 1997 : 180) il est devenu, de nos jours, une véritable langue de communication à des fins commerciales, et un trait caractéristique de la culture linguistique camerounaise en plus des 280 à 300 unités-langues que compte le pays. On peut même dire qu'il est en train d'acquérir le statut officieux de langue véhiculaire nationale dans la mesure où il est parlé sur toute l'étendue du territoire national. La syntaxe du pidgin-english est très simplifiée : la structure phrastique est généralement calquée sur celle des langues camerounaises ; son lexique est pour la plus grande part tiré de l'anglais. *Moi Taximan* regorge de quelques exemples dans sa structure textuelle :

[51] Takam give him. And tell him say a want see them big massa for some big market. A di comme from far away. <Prends et donne lui. Dis-lui que je veux voir leur patron pour un grand marché. Je viens de très loin>. (M.T : 57).

[52] My bikin, if we work fine, you go laugh. <Mon enfant, si nous travaillons bien, tu riras> (ibid.: 59).

[53] My bikin, wait. You don helep mi today soté. Moni we a don winam i plenty. So take this small thing. <Mon enfant, attends. Tu m'as beaucoup aidé aujourd'hui. J'ai gagné beaucoup d'argent. Tiens cette petite chose> (ibid. : 60).

[54] No fia, my bikin <n'aie pas peur mon enfant> (id.)

Il faut cependant dire que ces indices culturels, sociohistoriques et sociolinguistiques ne sont pas gratuits, Ils sont de véritables lieux d'expression de valeurs identitaires d'une culture et des comportements d'un peuple à un moment donné de son histoire.

## CONCLUSION

Notre ambition était d'interroger, à partir d'une analyse ethnostylistique, la présence du réel dans *Moi Taximan* de Gabriel Kuitche Fonkou. À cet effet, il nous été donné de constater un mode d'écriture qui consiste à générer un discours littéraire à partir des faits et événements qui sont l'essence même de la société de l'écrivain. Le texte intègre les techniques d'oralité, d'ancrage spatial et actantiel, sociohistoriques et linguistiques. Il s'agit sans conteste de procédés relevant de l'ethnostylistique et consistant à *générer un discours littéraire à partir*

des structures formelles héritées du patrimoine ethno-socio-culturel [camerounais] (Noumssi, 2004 : 81).

En somme pour mieux comprendre cette œuvre, il faut nécessairement intégrer la situation d'énonciation : il s'agit du contexte extra-linguistique par opposition au contexte linguistique (environnement verbal manifesté). Le contexte extra-linguistique est alors l'environnement matériel pertinent pour l'encodage ou le décodage (Fosso, op. cit : 51).

NZESSÉ Ladislas

Département de LÉA, FLSH, Université de Dschang, Cameroun  
nzesseladislas@yahoo.fr

### Bibliographie

- AMADOU, Koné : *Entre hommage et abâtardissement : la tradition subvertie*, in Notre Librairie, n° 155-156, Saint-Étienne, 2004, p. 178-183.
- BABACAR, Sall : *Poésie amoureuse d'Afrique noire et des diasporas*, in Notre librairie, n° 151, 2003, p. 74-79.
- CHEVRIER, Jacques : *Littérature nègre*, A. Colin, Paris, 1974.
- DUBOIS, Jean et alii : *Dictionnaire de Linguistique*, Larousse, Paris, 2001.
- FAME NDONGO, Jacques : *De l'oralité à l'écriture : l'exemple du roman négro-africain*, in Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, Université de Yaoundé, n°2, vol. 2, 1986, p. 107-116.
- FOSSO, Clovis : *L'option ethnostylistique : fondements épistémologiques*, in Langues et Communication, n°04, vol. I, Saint-Paul, Yaoundé, 2004, p. 37-58.
- GARNIER, Xavier : *Entre définitions et étiquettes : les problèmes de catégorisation des littératures du Sud*, in Notre Librairie, n°160 (La critique littéraire), 2006. p. 22-27.
- GRASSIN, Jean-Marie : (1996). *The problematic of emergence in comparative literary history*, in *Kusher, Eva et Pugeaux, Daniel, Littératures émergentes*, in Actes du XIème Congrès de l'Association internationale de littérature comparée (20-24 août 1985 à Paris), Peter Lang, p. 5-14.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine : *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, A. Colin, Paris, 1980.
- KUITCHE FONKOU, Gabriel : *Moi Taximan*, l'Harmattan, Paris, 2002.
- LABBAOUI, Fathia : *Langue anglaise, Langue africaine, Pidgin : évolution du statut de ces langues à travers des romans de F. Nwapa, B. Emecheta, C. Ekwensi*, in Actes du colloque, Littératures africaines en quelle(s) langue (s) ? Yaoundé, Nouvelles du Sud, 1997, p. 167-188.
- MENDO ZÉ, Gervais : *Introduction à la problématique ethnostylistique*, in Langues et Communication, n° 04, vol. I, Yaoundé, Saint Paul, 2004, p. 15-35.
- MOHAMADOU Kane : *Roman africain et tradition*, N.E.A, Dakar, 1982.
- NGAL, Georges : *Création et rupture en littérature africaine*, L'Harmattan, Paris, 1984.
- NGALASSO, MWATA Musanji : *De Les Soleils des indépendances à En attendant le vote des bêtes sauvages. Quelles évolutions de la langue chez Kourouma ?* in Actes du colloque sur Littératures francophones : langues et style, l'Harmattan, Paris, 2001.
- NGANGOP, Joseph *Tribalité et tribalisme dans Moi Taximan* de Gabriel Kuitche Fonkou, (inédit).
- NIMROD : *Du proverbe au verbe : la nouvelle philosophie des vocables initiés par Kourouma*, in Notre Librairie, n° 155-156, Saint-Étienne, 2004, p. 54-61.
- NOUMSSI Gérard Marie : *Pour une lecture ethnostylistique de Les Soleils des indépendances d'Ahmadou Kourouma*, in Langues et Communication, n° 04, vol. I, Yaoundé, Saint-Paul, 2004. p. 81-101.

#### ANALYSES

NOUMSSI, Gérard Marie et NOLA Bienvenu : (2007). *Marquages ethnostylistiques du récit dans le Pauvre Christ de Bomba de Mongo Beti*, in Langues et Communication, n° 06, Yaoundé, Saint-Paul, p. 309-333.

NTONFO, André : *Mongo Beti : de la région au pays*, in Présence Francophone, n° 42, 1993, p. 39-55.

NZESSÉ, Ladislas : *Le français au Cameroun : appropriation et dialectalisation. Le cas de la presse écrite*, in Le français en Afrique, Revue du Réseau des Observatoires du Français contemporain en Afrique, n°19, Nice, CNRS, 2004, p. 119-128.

NZESSÉ, Ladislas et M. DASSI (éds.) : *Le Cameroun au prisme de la littérature africaine à l'ère du pluralisme sociopolitique (1990-2006)*, l'Harmattan, Paris, 2008.

PAPA SAMBA, Diop : *Le pays d'origine comme espace de création littéraire*, in Notre Librairie, n° 155-156, Saint-Étienne, 2004, p. 54-61.